

Victor Hugo  
Choix de poèmes

## Avertissement

La liste d'œuvres littéraires pour les élèves de cycle 3 se réfère à un « choix de poèmes » (*sic*) pour Victor Hugo. En voici donc une sélection, qui se base sur les œuvres de cet auteur le plus souvent retenues dans la littérature de jeunesse.

48 poèmes, parfois tronqués par les éditeurs, sont ici repris dans leur intégralité\* (dans la mesure où je me suis rendu compte du caviardage).

Soulignons l'intérêt particulier du recueil de poésies choisies et illustrées par Patricia Lacour "*L'heure de Victor Hugo*", publié en 2002 par *Le Temps des Cerises* (Pantin, 69 p.), qui contient un lexique explicatif fort utile pour chaque poème.

De même, la qualité des illustrations de Christine Lassara dans "*Le Hugo*" paru chez *Mango Jeunesse* en 2002, mérite le détour, même si le choix de certains poèmes dans cet ouvrage est pour le moins surprenant.

Bruce DB

\* À l'exception du poème "À l'obéissance passive", particulièrement long, et pour lequel une seule partie ayant une unité de sens a été retenue. L'intégralité de cette œuvre peut aisément être trouvée sur la Toile.

## Index

- 2 Mes vers fuiraient
- 3 Ce siècle avait deux ans
- 5 Le mariage de Roland
- 7 L'enfant
- 8 La ronde du sabbat
- 10 Un jour je vis
- 11 Melancholia
- 12 L'hiver
- 13 J'eus toujours de l'amour
- 14 Chanson
- 15 La chasse du Burgave
- 17 Jeanne était au pain sec
- 18 Lorsque l'enfant paraît...
- 19 Ordre du jour de floréal
- 20 Spectacle rassurant
- 21 À l'obéissance passive (I)
- 22 Fonction du poète
- 24 Fable ou histoire
- 25 Regardez : les enfants sont assis en rond
- 26 J'aime l'araignée et j'aime l'ortie
- 27 Les Djinns
- 28 Printemps
- 29 Unité
- 30 Les raisons du Momotombo
- 31 Sur une barricade...
- 32 La lune
- 33 Clair de lune
- 34 Vieille chanson du jeune temps
- 35 La coccinelle
- 36 Jeanne endormie
- 37 La pauvre fleur disait au papillon céleste
- 38 Les pauvres gens
- 41 À une femme
- 42 Guitare
- 43 Mes deux filles
- 44 Viens ! – une flûte invisible
- 45 Chanson de grand-père
- 46 La vache
- 47 Demain, dès l'aube
- 48 Je suis des bois l'hôte fidèle
- 49 Tristesse d'Olympio
- 51 Ce que dit le public
- 52 La source tombait du rocher
- 53 Le poème du jardin des plantes
- 54 Les enfants gâtés
- 55 Après la bataille
- 56 Oceano Nox
- 57 Ceux qui vivent , ce sont ceux qui luttent

Mes vers fuiraient, doux et frêles,  
Vers votre jardin si beau,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'oiseau.

Ils voleraient, étincelles,  
Vers votre foyer qui rit,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'esprit.

Près de vous, purs et fidèles,  
Ils accourraient, nuit et jour,  
Si mes vers avaient des ailes,  
Des ailes comme l'amour!

Victor Hugo  
*Les Contemplations*  
Paris, 22 mars 1841

Ce siècle avait deux ans. Rome remplaçait Sparte,  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,  
Et du premier consul déjà, par maint endroit,  
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.  
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,  
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,  
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois  
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;  
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,  
Abandonné de tous, excepté de sa mère,  
Et que son cou ployé comme un frêle roseau  
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.  
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,  
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,  
C'est moi. -

Je vous dirai peut-être quelque jour  
Quel lait pur, que de soins, que de vœux que d'amour,  
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,  
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée ;  
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas  
Épandait son amour et ne mesurait pas.

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !  
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !  
Table toujours servie au paternel foyer !  
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !  
Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse  
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,  
Comment ce haut destin de gloire et de terreur  
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,  
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,  
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.  
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,  
L'océan convulsif tourmente en même temps  
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,  
Et la feuille échappée aux arbres du rivage.

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,  
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,  
Et l'on peut distinguer bien des choses passées  
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.  
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,  
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux  
Pâlirait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,  
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,  
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,  
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,  
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,  
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,  
Et, quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,  
Le livre de mon cœur à toute page écrit !

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,  
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées ;  
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur  
Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;  
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,  
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie  
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois  
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;  
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,  
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume  
Dans le rythme profond, moule mystérieux  
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;  
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,  
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,  
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,  
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,  
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore  
Mit au centre de tout comme un écho sonore !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,  
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.  
L'orage des partis avec son vent de flamme  
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.  
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur  
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur !

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,  
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,  
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,  
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;  
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine  
Mon père, vieux soldat, ma mère vendéenne !

Ils se battent - combat terrible ! - corps à corps.  
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;  
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.  
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,  
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.  
L'archange saint Michel attaquant Apollo  
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre.  
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.  
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,  
Avant que la visièr eût dérobé leurs fronts,  
Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.  
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,  
Beaux, charmants ; - aujourd'hui, sur ce fatal terrain,  
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,  
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,  
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.  
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.  
Les bateliers pensifs qui les ont amenés  
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,  
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine  
Car de ces deux enfants, qu'on regarde en tremblant,  
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland :  
Et, depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,  
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.  
Olivier, sieur de Vienne et comte souverain,  
A pour père Gérard et pour aïeul Garin.  
Il fut pour ce combat habillé par son père.  
Sur sa targe est sculpté Bacchus faisant la guerre  
Aux normands, Rollon ivre, et Rouen consterné,  
Et le dieu souriant par des tigres traîné,  
Chassant, buveur de vin, tous ces buveurs de cidre ;  
Son casque est enfoui sous les ailes d'une hydre ;  
Il porte le haubert que portait Salomon ;  
Son estoc resplendit comme l'oeil d'un démon ;  
Il y grava son nom afin qu'on s'en souvienn e ;  
Au moment du départ, l'archevêque de Vienne  
A béni son cimier de prince féodal.  
Roland a son habit de fer, et Durandal.  
Ils luttent de si près avec de sourds murmures,  
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures ;  
Le pied presse le pied ; l'île à leurs noirs assauts  
Tressaille au loin ; l'acier mord le fer ; des morceaux  
De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,  
Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve ;  
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang  
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.  
Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,  
Voit tomber à la fois son épée et son casque.  
Main vide et tête nue, et Roland l'oeil en feu !  
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.  
Durandal sur son front brille. Plus d'espérance !  
- Ça, dit Roland, je suis neveu du roi de France,  
Je dois me comporter en franc neveu de roi.  
Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,

Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,  
Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.  
Tu feras apporter à boire en même temps,  
Car j'ai soif.

- Fils, merci, dit Olivier.

- J'attends,

Dit Roland, hâte-toi.

Sire Olivier appelle

Un batelier caché derrière une chapelle.  
- Cours à la ville, et dis à mon père qu'il faut  
Une autre épée à l'un de nous, et qu'il fait chaud.  
Cependant les héros, assis dans les broussailles,  
S'aident à délayer leurs capuchons de mailles,  
Se lavent le visage, et causent un moment.  
Le batelier revient, il a fait promptement ;  
L'homme a vu le vieux comte ; il rapporte une épée  
Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée  
Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.  
L'épée est cette illustre et fière Closamont,  
Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.  
L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère  
Ce qu'ils disaient, le ciel rayonne au-dessus d'eux ;  
Olivier verse à boire à Roland ; puis tous deux  
Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.  
Voilà que par degrés de sa sombre démen ce  
Le combat les enivre, il leur revient au coeur  
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,  
Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,  
Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.  
Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.  
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil  
Baisse vers l'horizon. La nuit vient.

- Camarade,

Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.  
Je ne me soutiens plus, et je voudrais un peu  
De repos.

- Je prétends, avec l'aide de Dieu,

Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,  
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.  
Dormez sur l'herbe verte ; et, cette nuit, Roland,  
Je vous éventerai de mon panache blanc.  
Couchez-vous et dormez.

- Vassal, ton âme est neuve,

Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.  
Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis  
Combattre quatre jours encore, et quatre nuits.  
Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle.  
Durandal heurte et suit Closamont ; l'étincelle  
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.  
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.  
Ils frappent ; le brouillard du fleuve monte et fume ;  
Le voyageur s'effraie et croit voir dans la brume  
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.  
Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;

La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore  
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.  
Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,  
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir ;  
Puis ont recommencé.

Le vieux Gérard dans Vienne  
Attend depuis trois jours que son enfant revienne.  
Il envoie un devin regarder sur les tours ;  
Le devin dit : Seigneur, ils combattent toujours.  
Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage  
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.  
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,  
Froissent le glaive au glaive et sautent les fossés,  
Et passent, au milieu des ronces remuées,  
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.  
Ô chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !  
Mais enfin Olivier saisit au corps Roland,  
Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,  
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.  
- C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer  
Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.  
Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.  
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.  
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.  
Acceptez-le.

Roland sourit. - Il me suffit  
De ce bâton. - Il dit, et déracine un chêne.  
Sire Olivier arrache un orme dans la plaine  
Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui,  
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui  
Les générosités qu'il avait déjà faites.  
Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes.  
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,  
A grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants.  
Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.  
Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,  
S'arrête et dit :

- Roland, nous n'en finirons point.  
Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,  
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.  
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères ?  
Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,  
Épouse-la.

Pardieu ! je veux bien, dit Roland.  
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. -  
C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

Victor Hugo  
*La légende des siècles*

L'enfant, voyant l'aïeule à filer occupée,  
Veut faire une quenouille à sa grande poupée.  
L'aïeule s'assoupit un peu; c'est le moment.  
L'enfant vient par derrière et tire doucement  
Un brin de la quenouille où le fuseau tournoie,  
Puis s'enfuit triomphante, emportant avec joie  
La belle laine d'or que le safran jaunit,  
Autant qu'en pourrait prendre un oiseau pour son nid.

Victor Hugo  
*Les Contemplations*  
Cauterez, août 1843

Voyez devant les murs de ce noir monastère  
La lune se voiler, comme pour un mystère !  
L'esprit de minuit passe, et, répandant l'effroi,  
Douze fois se balance au battant du beffroi.  
Le bruit ébranle l'air, roule, et longtemps encore  
Gronde, comme enfermé sous la cloche sonore.  
Le silence retombe avec l'ombre... Écoutez !  
Qui pousse ces clameurs ? qui jette ces clartés ?  
Dieu ! les voûtes, les tours, les portes découpées,  
D'un long réseau de feu semblent enveloppées,  
Et l'on entend l'eau sainte, où trempe un buis béni,  
Bouillonner à grands flots dans l'urne de granit !  
À nos patrons du ciel recommandons nos âmes !  
Parmi les rayons bleus, parmi les rouges flammes,  
Avec des cris, des chants, des soupirs, des abois,  
Voilà que de partout, des eaux, des monts, des bois,  
Les larves, les dragons, les vampires, les gnomes,  
Des monstres dont l'enfer rêve seul les fantômes,  
La sorcière, échappée aux sépulcres déserts,  
Volant sur le bouleau qui siffle dans les airs,  
Les nécromants, parés de tiaras mystiques  
Où brillent flamboyants les mots cabalistiques,  
Et les graves démons, et les lutins rusés,  
Tous, par les toits rompus, par les portails brisés,  
Par les vitraux détruits que mille éclairs sillonnent,  
Entrent dans le vieux cloître où leurs flots tourbillonnent.  
Debout au milieu d'eux, leur prince Lucifer  
Cache un front de taureau sous la mitre de fer ;  
La chasuble a voilé son aile diaphane,  
Et sur l'autel croulant il pose un pied profane.  
Ô terreur ! Les voilà qui chantent dans ce lieu  
Où veille incessamment l'œil éternel de Dieu.  
Les mains cherchent les mains... Soudain la ronde immense,  
Comme un ouragan sombre, en tournoyant commence.  
À l'œil qui n'en pourrait embrasser le contour,  
Chaque hideux convive apparaît à son tour ;  
On croirait voir l'enfer tourner dans les ténèbres  
Son zodiaque affreux, plein de signes funèbres.  
Tous volent, dans le cercle emportés à la fois.  
Satan règle du pied les éclats de leur voix ;  
Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Mélons-nous sans choix !  
Tandis que la foule  
Autour de lui roule,  
Satan, joyeux, foule  
L'autel et la croix.  
L'heure est solennelle.  
La flamme éternelle  
Semble, sur son aile,  
La pourpre des rois ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Oui, nous triomphons !  
Venez, sœurs et frères,  
De cent points contraires ;  
Des lieux funéraires,  
Des antres profonds.  
L'enfer vous escorte ;  
Venez en cohorte  
Sur des chars qu'emporte  
Le vol des griffons ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Venez sans remords,  
Nains aux pieds de chèvre,  
Goules, dont la lèvre  
Jamais ne se sèvre  
Du sang noir des morts !  
Femmes infernales,  
Accourez rivales !  
Pressez vos cavales  
Qui n'ont point de mors ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Juifs, par Dieu frappés,  
Zingaris, bohèmes,  
Chargés d'anathèmes,  
Follets, spectres blêmes  
La nuit échappés,  
Glissez sur la brise,  
Montez sur la frise  
Du mur qui se brise,  
Volez, ou rampez ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Venez, boucs méchants,  
Pssilles aux corps grêles,  
Aspioles frêles,  
Comme un flot de grêles,  
Fondre dans ces champs !  
Plus de discordance !  
Venez en cadence  
Élargir la danse,  
Répéter les chants ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Qu'en ce beau moment  
Les clercs en magie  
Brûlent dans l'orgie  
Leur barbe rougie  
D'un sang tout fumant ;  
Que chacun envoie  
Au feu quelque proie,  
Et sous ses dents broie  
Un pâle ossement ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Riant au saint lieu,  
D'une voix hardie,  
Satan parodie  
Quelque psalmodie  
Selon saint Matthieu ;  
Et dans la chapelle  
Où son roi l'appelle,  
Un démon épelle  
Le livre de Dieu ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Sorti des tombeaux,  
Que dans chaque stalle  
Un faux moine étale  
La robe fatale  
Qui brûle ses os,  
Et qu'un noir lévite  
Attache bien vite  
La flamme maudite  
Aux sacrés flambeaux ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Satan vous verra !  
De vos mains grossières,  
Parmi des poussières,  
Écrivez, sorcières :  
ABRACADABRA !  
Volez, oiseaux fauves,  
Dont les ailes chauves  
Aux ciels des alcôves  
Suspendent Smarra ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,  
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Voici le signal ! -  
L'enfer nous réclame ;  
Puisse un jour toute âme  
N'avoir d'autre flamme  
Que son noir fanal !  
Puisse notre ronde,  
Dans l'ombre profonde,  
Enfermer le monde  
D'un cercle infernal ! »

L'aube pâle a blanchi les arches colossales.  
Il fuit, l'essaim confus des démons dispersés !  
Et les morts, rendormis sous le pavé des salles,  
Sur leurs chevets poudreux posent leurs fronts glacés.

Victor Hugo  
*Odes et ballades*  
octobre 1825

Un jour je vis, debout au bord des flots mouvants,  
Passer, gonflant ses voiles,  
Un rapide navire enveloppé de vents,  
De vagues et d'étoiles ;

Et j'entendis, penché sur l'abîme des cieux,  
Que l'autre abîme touche,  
Me parler à l'oreille une voix dont mes yeux  
Ne voyaient pas la bouche :

« Poète, tu fais bien ! Poète au triste front,  
Tu rêves près des ondes,  
Et tu tires des mers bien des choses qui sont  
Sous les vagues profondes !

La mer, c'est le Seigneur, que, misère ou bonheur,  
Tout destin montre et nomme ;  
Le vent, c'est le Seigneur ; l'astre, c'est le Seigneur ;  
Le navire, c'est l'homme. »

Victor Hugo  
*Les Contemplations*  
juin 1839

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?  
Ces doux êtres pensifs, que la fièvre maigrit ?  
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?  
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;  
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement  
Dans la même prison le même mouvement.  
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,  
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi sans l'ombre,  
Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,  
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.  
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.  
Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.  
Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.  
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !  
Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,  
« Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! »  
Ô servitude infâme imposée à l'enfant !  
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant  
Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, oeuvre insensée,  
La beauté sur les fronts, dans les coeurs la pensée,  
Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain -  
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !  
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,  
Qui produit la richesse en créant la misère,  
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !  
Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? que veut-il ? »  
Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,  
Une âme à la machine et la retire à l'homme !  
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !  
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,  
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !  
Ô Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,  
Au nom du vrai travail, saint, fécond, généreux,  
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

L'autre mois pourtant, je dois dire  
Que nous ne fûmes point reçus ;  
L'église avait cessé de rire ;  
Un brouillard sombre était dessus ;

Plus d'oiseau, plus de scarabées ;  
Et par les bourniers, noirs fossés,  
Par toutes les feuilles tombées,  
Par tous les rameaux hérissés,

Par l'eau qui détrempeait l'argile,  
Nous trouvâmes barricadé  
Ce temps qu'eût aimé Virgile  
Et que n'eut point haï Vadé.

On était au premier novembre.  
Un hibou, comme nous passions,  
Nous cria du fond de sa chambre :  
Fermé pour réparations.

Victor Hugo  
*Les Chansons des rues et des bois*  
8 juin 1859

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées.  
Lorsque j'étais enfant, j'allais sous les feuillées,  
J'y prenais dans les nids de tout petits oiseaux.  
D'abord je leur faisais des cages de roseaux  
Où je les élevais parmi des mousses vertes.  
Plus tard je leur laissais les fenêtres ouvertes.  
Ils ne s'envolaient point; ou, s'ils fuyaient aux bois,  
Quand je les rappelais ils venaient à ma voix.  
Une colombe et moi, longtemps nous nous aimâmes.  
Maintenant je sais l'art d'appivoiser les âmes.

Victor Hugo  
*Les Rayons et les ombres*  
12 avril 1840

Les hirondelles sont parties.  
Le brin d'herbe a froid sur les toits ;  
Il pleut sur les touffes d'orties.  
Bon bûcheron, coupe du bois.

Les hirondelles sont parties.  
L'air est dur, le logis est bon.  
Il pleut sur les touffes d'orties.  
Bon charbonnier, fais du charbon.

Les hirondelles sont parties.  
L'été fuit à pas inégaux ;  
Il pleut sur les touffes d'orties.  
Bon fagotier, fais des fagots ;

Les hirondelles sont parties.  
Bonjour, hiver ! bonsoir, ciel bleu !  
Il pleut sur les touffes d'orties.  
Vous qui mourez, faites du feu.

Les hirondelles sont parties.  
Givre la nuit, bise le jour.  
Il pleut sur les touffes d'orties.  
Vous qui vivez, faites l'amour.

Victor Hugo  
*Autour des chansons des rues et des bois*  
27 septembre 1853

« Daigne protéger notre chasse,  
Châsse  
De monseigneur saint-Godefroi,  
Roi !

« Si tu fais ce que je désire,  
Sire,  
Nous t'édifrons un tombeau,  
Beau ;

« Puis je te donne un cor d'ivoire,  
Voire  
Un dais neuf à pans de velours,  
Lourds,

« Avec dix chandelles de cire,  
Sire !  
Donc, te prions à deux genoux,  
Nous,

« Nous qui, né de bons gentilshommes,  
Sommes  
Le Seigneur burgrave Alexis  
Six ! " -

Voilà ce que dit le burgrave,  
Grave,  
Au tombeau de saint-Godefroi  
Froid.

- « Mon page, emplis mon escarcelle,  
Selle  
Mon cheval de Calatrava ;  
Va !

« Piqueur, va convier le comte,  
Conte  
Que ma meute aboie en mes cours.  
Cours !

« Archers, mes compagnons de fêtes,  
Faites  
Votre épieu lisse et vos cornets  
Nets.

« Nous ferons ce soir une chère  
Chère ;  
Vous n'y recevrez, maître-queux,  
Qu'eux.

« En chasse, amis ! je vous invite.  
Vite !  
En chasse ! allons courre les cerfs,  
Serfs ! »

Il part, et madame Isabelle,  
Belle,  
Dit gaiement du haut des remparts  
- Pars !

Tous les chasseurs sont dans la plaine,  
Pleine  
D'ardents seigneurs, de sénéchaux  
Chauds.

Ce ne sont que baillis et prêtres,  
Reîtres  
Qui savent traquer à pas lourds  
L'ours,

Dames en brillants équipages,  
Pages,  
Fauconniers, clerks, et peu bénins  
Nains.

En chasse ! - Le maître en personne  
Sonne.  
Fuyez ! voici les paladins,  
Daims.

Il n'est pour vous comte d'empire  
Pire  
Que le vieux burgrave Alexis  
Six !

Fuyez ! - Mais un cerf dans l'espace  
Passe,  
Et disparaît comme l'éclair,  
Clair !

« Taïaut les chiens, taïaut les hommes !  
Sommes  
D'argent et d'or paieront sa chair  
Cher !

« Mon château pour ce cerf ! - Marraine,  
Reïne  
Des beaux sylphes et des follets  
Laid !

« Donne-moi son bois pour trophée,  
Fée !  
Mère du brave, et du chasseur  
Soeur !

« Tout ce qu'un prêtre à sa madone  
Donne,  
Moi, je te le promets ici,  
Si

« Notre main, ta serve et sujette,  
Jette  
Ce beau cerf qui s'enfuit là-bas  
Bas ! »

Du Chasseur Noir craignant l'injure,  
Jure  
Le vieux burgrave haletant,  
Tant

Que déjà sa meute qui jappe  
Happe,  
Et fête le pauvre animal  
Mal.

Il fuit. La bande malévole  
Vole  
Sur sa trace, et par le plus court  
Court.

Adieu clos, plaines diaprées,  
Prées,  
Vergers fleuris, jardins sablés,  
Blés !

Le cerf, s'échappant de plus belle,  
Bêle ;  
Un bois à sa course est ouvert,  
Vert.

Il entend venir sur ses traces  
Races  
De chiens dont vous seriez jaloux,  
Loups ;

Piqueurs, ardentes haquenées,  
Nées  
De ces étalons aux longs crins  
Craints,

Leurs flancs, que de blancs harnois ceignent,  
Saignent  
Des coups fréquents des éperons  
Prompts.

Le cerf, que le son de la trompe  
Trompe,  
Se jette dans les bois épais... -  
Paix !

Hélas, en vain !... la meute cherche,  
Cherche,  
Et là tu retentis encor,  
Cor !

Où fuir ? dans le lac ! Il s'y plonge,  
Longe  
Le bord où maint buisson rampant  
Pend.

Ah ! dans les eaux du lac agreste  
Reste !  
Hélas ! pauvre cerf aux abois,  
Bois !

Contre toi la fanfare ameute  
Meute,  
Et veneurs sonnans du hautbois...  
Bois !

Les archers sournois qui t'attendent  
Tendent  
Leurs arcs dans l'épaisseur du bois !...  
Bois !

Ils sont avides de carnage ;  
Nage !  
C'est ton seul espoir désormais ;  
Mais

L'essaim, que sa chair palpitante  
Tente,  
Après lui dans le lac profond  
Fond.

Il sort. - Plus d'espoir qui te leurre !  
L'heure  
Vient où pour toi tout est fini.  
Ni

Tes pieds vifs, ni saint Marc de Leyde,  
L'aide  
Du cerf qu'un chien, à demi-mort,  
Mord,

Ne te sauveront des morsures  
Sûres  
Des limiers ardents de courroux,  
Roux.

Vois ces chiens qu'un serf bas et lâche  
Lâche,  
Vois les épieux à fêrir prêts,  
Près !

Meurs donc ! la fanfare méchante  
Chante  
Ta chute au milieu des clameurs.  
Meurs !

Et ce soir, sur les délectables  
Tables,  
Tu feras un excellent mets ;  
Mais

On t'a vengé. - Fille d'Autriche  
Triche  
Quand l'hymen lui donne un barbon  
Bon.

Or, sans son hôte le bon comte  
Compte ;  
Il revient, quoique fatigué,  
Gai.

Et tandis que ton sang ruisselle,  
Celle  
Qu'épousa le comte Alexis  
Six,

Sur le front ridé du burgrave,  
Grave,  
Pauvre cerf, des rameaux aussi ;  
Si

Qu'au burg vous rentrez à la brune,  
Brune,  
Après un jour si hasardeux,  
Deux !

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,  
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,  
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,  
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture  
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,  
Repose le salut de la société,  
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :  
- Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;  
Je ne me ferai plus griffer par le minet.  
Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît ;  
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.  
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.  
Pas de gouvernement possible. À chaque instant  
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;  
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.  
Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,  
Et j'ai dit : - Je n'ai rien à répondre à cela,  
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là  
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.  
Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certes,  
On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,  
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,  
Pleins de l'autorité des douces créatures :  
- Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

Victor Hugo  
*L'Art d'être grand-père*

Lorsque l'enfant paraît le cercle de famille  
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille  
Fait briller tous les yeux,  
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être ?  
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,  
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre  
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre  
Les chaises se toucher,  
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.  
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère  
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,  
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme  
Qui s'élève en priant ;  
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie  
Et les poètes saints ! la grave causerie  
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure  
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,  
L'onde entre les roseaux,  
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,  
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare  
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine  
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine  
Quand vous la respirez ;  
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures  
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures  
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,  
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,  
N'ont point mal fait encor ;  
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,  
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange  
À l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.  
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,  
Vos ailes sont d'azur.  
Sans le comprendre encor vous regardez le monde.  
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,  
Âme où rien n'est impur

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,  
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,  
Ses pleurs vite apaisés,  
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,  
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie  
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,  
Frères, parents, amis, et mes ennemis même  
Dans le mal triomphants,  
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,  
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,  
La maison sans enfants !

Victor Hugo  
*Les Feuilles d'automne*  
18 mai 1830

Victoire, amis ! je dépêche  
En hâte et de grand matin  
Une strophe toute fraîche  
Pour crier le bulletin.

J'embouche sur la montagne  
La trompette aux longs éclats ;  
Sachez que le printemps gagne  
La bataille des lilas.

Jeanne met dans sa pantoufle  
Son pied qui n'est plus frileux ;  
Et voici qu'un vaste souffle  
Emplit les abîmes bleus.

L'oiseau chante, l'agneau broute ;  
Mai, poussant des cris railleurs,  
Crible l'hiver en déroute  
D'une mitraille de fleurs.

Victor Hugo  
Chanson des rues et des bois

Tout est lumière, tout est joie.  
L'araignée au pied diligent  
Attache aux tulipes de soie  
Les rondes dentelles d'argent.

La frissonnante libellule  
Mire les globes de ses yeux  
Dans l'étang splendide où pullule  
Tout un monde mystérieux.

La rose semble, rajeunie,  
S'accoupler au bouton vermeil  
L'oiseau chante plein d'harmonie  
Dans les rameaux pleins de soleil.

Sa voix bénit le Dieu de l'âme  
Qui, toujours visible au cœur pur,  
fait l'aube, paupière de flamme,  
Pour le ciel, prunelle d'azur !

Sous les bois, où tout bruit s'émousse,  
Le faon craintif joue en rêvant :  
Dans les verts écrins de la mousse,  
Luit le scarabée, or vivant.

La lune au jour est tiède et pâle  
Comme un joyeux convalescent;  
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale  
D'où la douceur du ciel descend !

La giroflée avec l'abeille  
Folâtre en baisant le vieux mur ;  
Le chaud sillon gaîment s'éveille,  
Remué par el germe obscur.

Tout vit et se pose avec grâce,  
Le rayon sur le seuil ouvert,  
L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,  
Le ciel bleu sur le coteau vert !

La plaine brille, heureuse et pure;  
Le bois jase ; l'herbe fleurit.  
- Homme ! ne crains rien ! la nature  
Sait le grand secret, et sourit.

Victor Hugo  
*Les rayons et les ombres*  
1<sup>er</sup> juin 1839

Ô soldats de l'an deux ! ô guerres ! épopées !  
Contre les rois tirant ensemble leurs épées,  
Prussiens, autrichiens,  
Contre toutes les Tyrns et toutes les Sodomes,  
Contre le czar du nord, contre ce chasseur d'hommes  
Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,  
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,  
Avec ses cavaliers,  
Tout entière debout comme une hydre vivante,  
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante  
Et les pieds sans souliers !

Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,  
Avec de vieux fusils sonnans sur leur épaule,  
Passant torrents et monts,  
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,  
Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres  
Ainsi que des démons !

La Liberté sublime emplissait leurs pensées.  
Flottes prises d'assaut, frontières effacées  
Sous leur pas souverain,  
Ô France, tous les jours, c'était quelque prodige,  
Chocs, rencontres, combats ; et Joubert sur l'Adige,  
Et Marceau sur le Rhin !

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre ;  
Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,  
On allait ! en avant !  
Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,  
Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,  
Se dispersaient au vent !

Oh ! que vous étiez grands au milieu des mêlées,  
Soldats ! L'oeil plein d'éclairs, faces échevelées  
Dans le noir tourbillon,  
Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête  
Et comme les lions aspirent la tempête  
Quand souffle l'aquilon,

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,  
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,  
Le fer heurtant le fer,  
La Marseillaise ailée et volant dans les balles,  
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,  
Et ton rire, ô Kléber !

La Révolution leur criait : - Volontaires,  
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères ! -  
Contents, ils disaient oui.  
- Allez, mes vieux soldats, mes généraux imberbes ! -  
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes  
Sur le monde ébloui !

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.  
Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues  
Si ces audacieux,  
En retournant les yeux dans leur course olympique,  
Avaient vu derrière eux la grande République  
Montrant du doigt les cieus !

Victor Hugo  
*Les Châtiments*  
Jersey, janvier 1853

## I

Pourquoi t'exiler, ô poète,  
Dans la foule où nous te voyons ?  
Que sont pour ton âme inquiète  
Les partis, chaos sans rayons ?  
Dans leur atmosphère souillée  
Meurt ta poésie effeuillée ;  
Leur souffle égare ton encens.  
Ton cœur, dans leurs luttes serviles,  
Est comme ces gazons des villes  
Rongés par les pieds des passants.

Dans les brumeuses capitales  
N'entends-tu pas avec effroi,  
Comme deux puissances fatales,  
Se heurter le peuple et le roi ?  
De ces haines que tout réveille  
À quoi bon emplir ton oreille,  
Ô Poète, ô maître, ô semeur ?  
Tout entier au Dieu que tu nommes,  
Ne te mêle pas à ces hommes  
Qui vivent dans une rumeur !

Va résonner, âme épurée,  
Dans le pacifique concert !  
Va t'épanouir, fleur sacrée,  
Sous les larges cieus du désert !  
Ô rêveur, cherche les retraites,  
Les abris, les grottes discrètes,  
Et l'oubli pour trouver l'amour,  
Et le silence, afin d'entendre  
La voix d'en haut, sévère et tendre,  
Et l'ombre, afin de voir le jour !

Va dans les bois ! va sur les plages !  
Compose tes chants inspirés  
Avec la chanson des feuillages  
Et l'hymne des flots azurés !  
Dieu t'attend dans les solitudes ;  
Dieu n'est pas dans les multitudes ;  
L'homme est petit, ingrat et vain.  
Dans les champs tout vibre et soupire.  
La nature est la grande lyre,  
Le poète est l'archet divin !

Sors de nos tempêtes, ô sage !  
Que pour toi l'empire en travail,  
Qui fait son périlleux passage  
Sans boussole et sans gouvernail,  
Soit comme un vaisseau qu'en décembre  
Le pêcheur, du fond de sa chambre  
Où pendent les filets séchés,  
Entend la nuit passer dans l'ombre  
Avec un bruit sinistre et sombre  
De mâts frissonnants et penchés !

## II

Hélas ! hélas ! dit le poète,  
J'ai l'amour des eaux et des bois ;  
Ma meilleure pensée est faite  
De ce que murmure leur voix.  
La création est sans haine.  
Là, point d'obstacle et point de chaîne.  
Les prés, les monts, sont bienfaisants ;  
Les soleils m'expliquent les roses ;  
Dans la sérénité des choses  
Mon âme rayonne en tous sens.

Je vous aime, ô sainte nature !  
Je voudrais m'absorber en vous ;  
Mais, dans ce siècle d'aventure,  
Chacun, hélas ! se doit à tous.  
Toute pensée est une force.  
Dieu fit la sève pour l'écorce,  
Pour l'oiseau les rameaux fleuris,  
Le ruisseau pour l'herbe des plaines,  
Pour les bouches, les coupes pleines,  
Et le penseur pour les esprits !

Dieu le veut, dans les temps contraires,  
Chacun travaille et chacun sert.  
Malheur à qui dit à ses frères :  
Je retourne dans le désert !  
Malheur à qui prend des sandales  
Quand les haines et les scandales  
Tourmentent le peuple agité ;  
Honte au penseur qui se mutile,  
Et s'en va, chanteur inutile,  
Par la porte de la cité !

Le poète en des jours impies  
Vient préparer des jours meilleurs.  
Il est l'homme des utopies ;  
Les pieds ici, les yeux ailleurs.  
C'est lui qui sur toutes les têtes,  
En tout temps, pareil aux prophètes,  
Dans sa main, où tout peut tenir,  
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,  
Comme une torche qu'il secoue,  
Faire flamboyer l'avenir !

Il voit, quand les peuples végètent !  
Ses rêves, toujours pleins d'amour,  
Sont faits des ombres que lui jettent  
Les choses qui seront un jour.  
On le raille. Qu'importe ? il pense.  
Plus d'une âme inscrit en silence  
Ce que la foule n'entend pas.  
Il plaint ses contempteurs frivoles ;  
Et maint faux sage à ses paroles  
Rit tout haut et songe tout bas !

Foule qui répands sur nos rêves  
Le doute et l'ironie à flots,  
Comme l'océan sur les grèves  
Répand son râle et ses sanglots,  
L'idée auguste qui t'égaie  
À cette heure encore bégaie ;  
Mais de la vie elle a le sceau !  
Ève contient la race humaine,  
Un oeuf l'aiglon, un gland le chêne !  
Une utopie est un berceau !

De ce berceau, quand viendra l'heure,  
Vous verrez sortir, éblouis,  
Une société meilleure  
Pour des coeurs mieux épanouis,  
Le devoir que le droit enfante,  
L'ordre saint, la foi triomphante,  
Et les moeurs, ce groupe mouvant  
Qui toujours, joyeux ou morose,  
Sur ses pas sème quelque chose  
Que la loi récolte en rêvant !

Mais, pour couvrir ces puissants germes,  
Il faut tous les coeurs inspirés,  
Tous les coeurs purs, tous les coeurs fermes,  
De rayons divins pénétrés.  
Sans matelots la nef chavire ;  
Et, comme aux deux flancs d'un navire,  
Il faut que Dieu, de tous compris,  
Pour fendre la foule insensée,  
Aux deux côtés de sa pensée  
Fasse ramer de grands esprits !

Loin de vous, saintes théories,  
Codes promis à l'avenir,  
Ce rhéteur aux lèvres flétries,  
Sans espoir et sans souvenir,  
Qui jadis suivait votre étoile,  
Mais qui, depuis, jetant le voile  
Où s'abrite l'illusion,  
A laissé violer son âme  
Par tout ce qu'ont de plus infâme  
L'avarice et l'ambition !

Géant d'orgueil à l'âme naine,  
Dissipateur du vrai trésor,  
Qui, repu de science humaine,  
A voulu se repaître d'or,  
Et, portant des valets au maître  
Son faux sourire d'ancien prêtre  
Qui vendit sa divinité,  
S'enivre, à l'heure où d'autres pensent,  
Dans cette orgie impure où dansent  
Les abus au rire effronté !

Loin ces scribes au coeur sordide,  
Qui dans l'ombre ont dit sans effroi  
À la corruption splendide :  
Courtisane, caresse-moi !  
Et qui parfois, dans leur ivresse,  
Du temple où rêva leur jeunesse  
Osent reprendre les chemins,  
Et, leurs faces encor fardées,  
Approcher les chastes idées,  
L'odeur de la débauche aux mains !

Loin ces docteurs dont se défie  
Le sage, sévère à regret !  
Qui font de la philosophie  
Une échoppe à leur intérêt !  
Marchands vils qu'une église abrite !  
Qu'on voit, noire engeance hypocrite,  
De sacs d'or gonfler leur manteau,  
Troubler le prêtre qui contemple,  
Et sur les colonnes du temple  
Clouer leur immonde écriteau !

Loin de vous ces jeunes infâmes  
Dont les jours, comptés par la nuit,  
Se passent à flétrir des femmes  
Que la faim aux antres conduit !  
Lâches à qui, dans leur délire,  
Une voix secrète doit dire:  
Cette femme que l'or salit,  
Que souille l'orgie où tu tombes,  
N'eut qu'à choisir entre deux tombes :  
La morgue hideuse ou ton lit !

Loin de vous les vaines colères  
Qui s'agitent au carrefour !  
Loin de vous ces chats populaires  
Qui seront tigres quelque jour !  
Les flatteurs du peuple ou du trône !  
L'égoïste qui de sa zone  
Se fait le centre et le milieu !  
Et tous ceux qui, tisons sans flamme,  
N'ont pas dans leur poitrine une âme,  
Et n'ont pas dans leur âme un Dieu !

Si nous n'avions que de tels hommes,  
Juste Dieu! comme avec douleur  
Le poète au siècle où nous sommes  
Irait criant : Malheur ! malheur !  
On le verrait voiler sa face ;  
Et, pleurant le jour qui s'efface,  
Debout au seuil de sa maison,  
Devant la nuit prête à descendre,  
Sinistre, jeter de la cendre  
Aux quatre points de l'horizon !

Tels que l'autour dans les nuées,  
On entendrait rire, vainqueurs,  
Les noirs poètes des huées,  
Les Aristophanes moqueurs.  
Pour flétrir nos hontes sans nombre,  
Pétrone, réveillé dans l'ombre,  
Saisirait son stylet romain.  
Autour de notre infâme époque  
L'iambe boiteux d'Archiloque  
Bondirait, le fouet à la main !

Mais Dieu jamais ne se retire.  
Non ! jamais, par les monts caché,  
Ce soleil, vers qui tout aspire,  
Ne s'est complètement couché !  
Toujours, pour les mornes vallées,  
Pour les âmes d'ombre aveuglées,  
Pour les coeurs que l'orgueil corrompt,  
Il laisse au-dessus de l'abîme,  
Quelques rayons sur une cime,  
Quelques vérités sur un front !

Courage donc! esprit, pensées,  
Cerveaux d'anxiétés rongés,  
Coeurs malades, âmes blessées,  
Vous qui priez, vous qui songez !

Ô générations ! courage !  
Vous qui venez comme à regret,  
Avec le bruit que fait l'orage  
Dans les arbres de la forêt !

Douteurs errants sans but ni trêve,  
Qui croyez, étendant la main,  
Voir les formes de votre rêve  
Dans les ténèbres du chemin !

Philosophes dont l'esprit souffre,  
Et qui, pleins d'un effroi divin,  
Vous cramponnez au bord du gouffre,  
Pendus aux ronces du ravin !

Naufragés de tous les systèmes,  
Qui de ce flot triste et vainqueur  
Sortez tremblants et de vous-mêmes  
N'avez sauvé que votre coeur!

Sages qui voyez l'aube éclore  
Tous les matins parmi les fleurs,  
Et qui revenez de l'aurore,  
Trempés de célestes lueurs !

Lutteurs qui pour laver vos membres  
Avant le jour êtes debout !  
Rêveurs qui rêvez dans vos chambres,  
L'oeil perdu dans l'ombre de tout !

Vous, hommes de persévérance,  
Qui voulez toujours le bonheur,  
Et tenez encor l'espérance,  
Ce pan du manteau du Seigneur !

Chercheurs qu'une lampe accompagne !  
Pasteurs armés de l'aiguillon !  
Courage à tous sur la montagne !  
Courage à tous dans le vallon !

Pourvu que chacun de vous suive  
Un sentier ou bien un sillon;  
Que, flot sombre, il ait Dieu pour rive,  
Et, nuage, pour aiglon ;

Pourvu qu'il ait sa foi qu'il garde,  
Et qu'en sa joie ou sa douleur  
Parfois doucement il regarde  
Un enfant, un astre, une fleur ;

Pourvu qu'il sente, esclave ou libre,  
Tenant à tout par un côté,  
Vibrer en lui par quelque fibre  
L'universelle humanité ;

Courage ! - Dans l'ombre et l'écume  
Le but apparaîtra bientôt !  
Le genre humain dans une brume,  
C'est l'énigme et non pas le mot !

Assez de nuit et de tempête  
A passé sur vos fronts penchés.  
Levez les yeux! levez la tête !  
La lumière est là-haut ! marchez !

Peuples! écoutez le poète !  
Écoutez le rêveur sacré !  
Dans votre nuit, sans lui complète,  
Lui seul a le front éclairé.  
Des temps futurs perçants les ombres,  
Lui seul distingue en leurs flancs sombres  
Le germe qui n'est pas éclos.  
Homme, il est doux comme une femme.  
Dieu parle à voix basse à son âme  
Comme aux forêts et comme aux flots.

C'est lui qui, malgré les épines,  
L'envie et la dérision,  
Marche, courbé dans vos ruines,  
Ramassant la tradition.  
De la tradition féconde  
Sort tout ce qui couvre le monde,  
Tout ce que le ciel peut bénir,  
Toute idée, humaine ou divine,  
Qui prend le passé pour racine  
A pour feuillage l'avenir.

Peuples! écoutez le poète !  
Écoutez le rêveur sacré !  
Dans votre nuit, sans lui complète,  
Lui seul a le front éclairé !  
Des temps futurs perçant les ombres,  
Lui seul distingue en leurs flancs sombres  
Le germe qui n'est pas éclos.  
Homme, il est doux comme une femme.  
Dieu parle à voix basse à son âme  
Comme aux forêts et comme aux flots !

C'est lui qui, malgré les épines,  
L'envie et la dérision,  
Marche, courbé dans vos ruines,  
Ramassant la tradition.  
De la tradition féconde  
Sort tout ce qui couvre le monde,  
Tout ce que le ciel peut bénir.  
Toute idée, humaine ou divine,  
Qui prend le passé pour racine  
A pour feuillage l'avenir.

Il rayonne! il jette sa flamme  
Sur l'éternelle vérité !  
Il la fait resplendir pour l'âme  
D'une merveilleuse clarté.  
Il inonde de sa lumière  
Ville et désert, Louvre et chaumière,  
Et les plaines et les hauteurs ;  
À tous d'en haut il la dévoile ;  
Car la poésie est l'étoile  
Qui mène à Dieu rois et pasteurs !

Victor Hugo

*Les rayons et les ombres*

*25 mars - 1<sup>er</sup> avril 1839*

Un jour, maigre et sentant un royal appétit,  
Un singe d'une peau de tigre se vêtit.  
Le tigre avait été méchant ; lui, fut atroce.  
Il avait endossé le droit d'être féroce.  
Il se mit à grincer des dents, criant : Je suis  
Le vainqueur des halliers, le roi sombre des nuits !  
Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines ;  
Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,  
Égorgea les passants, dévasta la forêt,  
Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.  
Il vivait dans un antre, entouré de carnage.  
Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.  
Il s'écriait, poussant d'affreux rugissements :  
Regardez, ma caverne est pleine d'ossements ;  
Devant moi tout recule et frémit, tout émigre,  
Tout tremble ; admirez-moi, voyez, je suis un tigre !  
Les bêtes l'admiraient, et fuyaient à grands pas  
Un belluaire vint, le saisit dans ses bras,  
Déchira cette peau comme on déchire un linge,  
Mit à nu ce vainqueur, et dit : Tu n'es qu'un singe !

Victor Hugo  
*Les Châtiments*  
Jersey, septembre 1852

## les enfants sont assis en rond

Regardez : les enfants se sont assis en rond.  
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front  
Qu'on prend pour une soeur aînée ;  
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,  
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus  
Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.  
Et son coeur est si pur et si pareil aux leurs,  
Et sa lumière est si choisie,  
Qu'en passant à travers les rayons de ses jours,  
La vie aux mille soins, laborieux et lourds,  
Se transfigure en poésie !

Toujours elle les suit, veillant et regardant,  
Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent  
Leur joie aux plaisirs occupée,  
Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,  
Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau  
D'où tombe une ombre découpée.

Parfois, lorsque, passant près d'eux, un indigent  
Contemple avec envie un beau hochet d'argent  
Que sa faim dévorante admire,  
La mère est là ; pour faire, au nom du Dieu vivant,  
Du hochet une aumône, un ange de l'enfant,  
Il ne lui faut qu'un doux sourire !

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes yeux,  
Tandis qu'auprès de moi les petits sont joyeux  
Comme des oiseaux sur les grèves,  
Mon cœur gronde et bouillonne, et je sens lentement,  
Couvercle soulevé par un flot écumant,  
S'entrouvrir mon front plein de rêves.

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,  
Parce qu'on les hait ;  
Et que rien n'exauce et que tout châtie  
Leur morne souhait ;

Parce qu'elles sont maudites, chétives,  
Noirs êtres rampants ;  
Parce qu'elles sont les tristes captives  
De leur guet-apens ;

Parce qu'elles sont prises dans leur œuvre ;  
Ô sort ! fatals nœuds !  
Parce que l'ortie est une couleuvre,  
L'araignée un gueux ;

Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes,  
Parce qu'on les fuit,  
Parce qu'elles sont toutes deux victimes  
De la sombre nuit...

Passants, faites grâce à la plante obscure,  
Au pauvre animal.  
Plaignez la laideur, plaignez la piquûre,  
Oh ! plaignez le mal !

Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;  
Tout veut un baiser.  
Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on  
oublie  
De les écraser,

Pour peu qu'on leur jette un œil moins  
superbe,  
Tout bas, loin du jour,  
La vilaine bête et la mauvaise herbe  
Murmurent : Amour !

Murs, ville  
Et port,  
Asile  
De mort,  
Mer grise  
Où brise  
La brise  
Tout dort.

Dans la plaine  
Naît un bruit.  
C'est l'haleine  
De la nuit.  
Elle brame  
Comme une âme  
Qu'une flamme  
Toujours suit.

La voix plus haute  
Semble un grelot.  
D'un nain qui saute  
C'est le galop.  
Il fuit, s'élançe,  
Puis en cadence  
Sur un pied danse  
Au bout d'un flot.

La rumeur approche,  
L'écho la redit.  
C'est comme la cloche  
D'un couvent maudit,  
Comme un bruit de foule  
Qui tonne et qui roule  
Et tantôt s'écroule  
Et tantôt grandit.

Dieu ! La voix sépulcrale  
Des Djinns !... - Quel bruit ils font !  
Fuyons sous la spirale  
De l'escalier profond !  
Déjà s'éteint ma lampe,  
Et l'ombre de la rampe..  
Qui le long du mur rampe,  
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,  
Et tourbillonne en sifflant.  
Les ifs, que leur vol fracasse,  
Craquent comme un pin brûlant.  
Leur troupeau lourd et rapide,  
Volant dans l'espace vide,  
Semble un nuage livide  
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! - Tenons fermée  
Cette salle ou nous les narguons  
Quel bruit dehors! Hideuse armée  
De vampires et de dragons!  
La poutre du toit descellée  
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,  
Et la vieille porte rouillée,  
Tremble, à déraciner ses gonds.

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !  
L'horrible essaim, poussé par l'aiglon,  
Sans doute, Ô ciel ! s'abat sur ma demeure.  
Le mur fléchit sous le noir bataillon.  
La maison crie et chancelle penchée,  
Et l'on dirait que, du sol arrachée,  
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,  
Le vent la roule avec leur tourbillon!

Prophète ! Si ta main me sauve  
De ces impurs démons des soirs,  
J'irai prosterner mon front chauve  
Devant tes sacrés encensoirs!  
Fais que sur ces portes fidèles  
Meure leur souffle d'étincelles,  
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes  
Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés ! - Leur cohorte  
S'envole et fuit, et leurs pieds  
Cessent de battre ma porte  
De leurs coups multipliés.  
L'air est plein d'un bruit de chaînes,  
Et dans les forêts prochaines  
Frissonnent tous les grands chênes,  
Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines  
Le battement décroît.  
Si confus dans les plaines,  
Si faible, que l'on croit  
Oùir la sauterelle  
Crier d'une voix grêle  
Ou pétiller la grêle  
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes  
Nous viennent encor.  
Ainsi, des Arabes  
Quand sonne le cor,  
Un chant sur la grève  
Par instants s'élève,  
Et l'enfant qui rêve  
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres,  
Fils du trépas,  
Dans les ténèbres  
Pressent leur pas ;  
Leur essaim gronde ;  
Ainsi, profonde,  
Murmure une onde  
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague  
Qui s'endort,  
C'est la vague  
Sur le bord ;  
C'est la plainte  
Presque éteinte  
D'une sainte  
Pour un mort.

On doute  
La nuit...  
J'écoute : -  
Tout fuit,  
Tout passe ;  
L'espace  
Efface  
Le bruit.

Victor Hugo  
*Les Orientales*  
1829

C'est la jeunesse et le matin.  
Vois donc, ô ma belle farouche,  
Partout des perles : dans le thym,  
Dans les roses, et dans ta bouche.

L'infini n'a rien d'effrayant ;  
L'azur sourit à la chaumière ;  
Et la terre est heureuse, ayant  
Confiance dans la lumière.

Quand le soir vient, le soir profond,  
Les fleurs se ferment sous les branches ;  
Ces petites âmes s'en vont  
Au fond de leurs alcôves blanches.

Elles s'endorment, et la nuit  
A beau tomber noire et glacée,  
Tout ce monde des fleurs qui luit  
Et qui ne vit que de rosée,

L'oeillet, le jasmin, le genêt,  
Le trèfle incarnat qu'avril dore,  
Est tranquille, car il connaît  
L'exactitude de l'aurore.

Victor Hugo  
*Autour des chansons des rues et des bois*  
18 juillet 1859

Par-dessus l'horizon aux collines brunies,  
Le soleil, cette fleur des splendeurs infinies,  
Se penchait sur la terre à l'heure du couchant ;  
Une humble marguerite, éclosée au bord d'un  
champ,  
Sur un mur gris, croulant parmi l'avoine folle,  
Blanche épanouissait sa candide auréole ;  
Et la petite fleur, par-dessus le vieux mur,  
Regardait fixement, dans l'éternel azur,  
Le grand astre épanchant sa lumière  
immortelle.  
« Et, moi, j'ai des rayons aussi ! » lui disait-elle.

Victor Hugo  
*Les Contemplations*  
Granville, juillet 1836

Trouvant les tremblements de terre trop fréquents,  
Les rois d'Espagne ont fait baptiser les volcans  
Du royaume qu'ils ont en-dessous de la sphère ;  
Les volcans n'ont rien dit et se sont laissé faire,  
Et le Momotombo lui seul n'a pas voulu.  
Plus d'un prêtre en surpris, par le saint-père élu,  
Portant le sacrement que l'Église administre,  
L'oeil au ciel, a monté la montagne sinistre ;  
Beaucoup y sont allés, pas un n'est revenu.

Ô vieux Momotombo, colosse chauve et nu,  
Qui songes près des mers, et fais de ton cratère  
Une tiare d'ombre et de flamme à la terre,  
Pourquoi, lorsqu'à ton seuil terrible nous frappons,  
Ne veux-tu pas du Dieu qu'on t'apporte ? Réponds.

La montagne interrompt son crachement de lave,  
Et le Momotombo répond d'une voix grave :

-Je n'aimais pas beaucoup le dieu qu'on a chassé.  
Cet avare cachait de l'or dans un fossé ;  
Il mangeait de la chair humaine ; ses mâchoires  
Étaient de pourriture et de sang toutes noires.  
Son antre était un porche au farouche carreau,  
Temple sépulcre orné d'un pontife bourreau ;  
Des squelettes riaient sous ses pieds ; les écuelles  
Où cet être buvait le meurtre étaient cruelles ;  
Sourd, difforme, il avait des serpents au poignet ;  
Toujours entre ses dents un cadavre saignait ;  
Ce spectre noircissait le firmament sublime.  
J'en grondais quelquefois au fond de mon abîme.  
Aussi, quand son venus, fiers sur les flots tremblants,  
Et du côté d'où vient le jour, des hommes blancs,  
Je les ai bien reçus, trouvant que c'était sage.

L'âme a certainement la couleur du visage,  
Disais-je ; l'homme blanc, c'est comme le ciel bleu ;  
Et le dieu de ceux-ci doit être un très-bon dieu.  
On ne le verra point de meurtres se repaître.  
J'étais content ; j'avais horreur de l'ancien prêtre ;  
Mais, quand j'ai vu comment travaille le nouveau,  
Quand j'ai vu flamboyer, ciel juste ! à mon niveau !  
Cette torche lugubre, âpre, jamais éteinte,  
Sombre, que vous nommez l'Inquisition sainte,  
Quand j'ai pu voir comment Torquemada s'y prend  
Pour dissiper la nuit du sauvage ignorant,  
Comment il civilise, et de quelle manière  
Le saint office enseigne et fait de la lumière,  
Quand j'ai vu dans Lima d'affreux géants d'osier,  
Pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier,  
Et le feu dévorer la vie, et les fumées  
Se tordre sur les seins des femmes allumées,  
Quand je me suis senti parfois presque étouffé  
Par l'âcre odeur qui sort de votre autodafé,  
Moi qui ne brûlais rien que l'ombre en ma fournaise,  
J'ai pensé que j'avais eu tort d'être bien aise ;  
J'ai regardé de près le dieu de l'étranger,  
Et j'ai dit : Ce n'est pas la peine de changer.-

Victor Hugo  
*La légende des siècles*  
6 février 1859

Sur une barricade, au milieu des pavés  
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés,  
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.  
- Es-tu de ceux-là, toi - L'enfant dit : Nous en sommes.  
- C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.  
Attends ton tour. - L'enfant voit des éclairs briller,  
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.  
Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aie  
Rapporter cette montre à ma mère chez nous ?  
- Tu veux t'enfuir ? - Je vais revenir. - Ces voyous  
Ont peur ! Où loges-tu ? - Là, près de la fontaine.  
Et je vais revenir, monsieur le Capitaine.  
- Va-t'en, drôle ! - L'enfant s'en va. - Piège grossier !  
Et les soldats riaient avec leur officier,  
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle  
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle,  
Brusquement reparu, fier comme Viala,  
Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà.

La mort stupide eut honte et l'officier fit grâce.

Victor Hugo  
*L'année terrible*

Jeanne songeait, sur l'herbe assise, grave et rose ;  
Je m'approchai : - Dis-moi si tu veux quelque chose,  
Jeanne ? - car j'obéis à ces charmants amours,  
Je les guette, et je cherche à comprendre toujours  
Tout ce qui peut passer par ces divines têtes.  
Jeanne m'a répondu : - je voudrais voir des bêtes.  
Alors je lui montrai dans l'herbe une fourmi.  
- Vois ! - Mais Jeanne ne fut contente qu'à demi.  
- Non, les bêtes, c'est gros, me dit-elle.  
Leur rêve,  
C'est le grand. L'océan les attire à sa grève,  
Les berçant de son chant rauque, et les captivant  
Par l'ombre, et par la fuite effrayante du vent ;  
Ils aiment l'épouvante, il leur faut le prodige.  
- Je n'ai pas d'éléphant sous la main, répondis-je.  
Veux-tu quelque autre chose ? ô Jeanne, on te le doit !  
Parle. - Alors Jeanne au ciel leva son petit doigt.  
- Ça, dit-elle. - C'était l'heure où le soir commence.  
Je vis à l'horizon surgir la lune immense.

La lune était sereine et jouait sur les flots. -  
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise,  
La sultane regarde, et la mer qui se brise,  
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.  
Elle écoute... Un bruit sourd frappe les sourds échos.  
Est-ce un lourd vaisseau turc qui vient des eaux de Cos,  
Battant l'archipel grec de sa rame tartare ?

Sont-ce des cormorans qui plongent tour à tour,  
Et coupent l'eau, qui roule en perles sur leur aile ?  
Est-ce un djinn qui là-haut siffle d'une voix grêle,  
Et jette dans la mer les créneaux de la tour ?

Qui trouble ainsi les flots près du sérail des femmes ? -  
Ni le noir cormoran, sur la vague bercé,  
Ni les pierres du mur, ni le bruit cadencé  
Du lourd vaisseau, rampant sur l'onde avec des rames.

Ce sont des sacs pesants, d'où partent des sanglots.  
On verrait, en sondant la mer qui les promène,  
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine... -  
La lune était sereine et jouait sur les flots.

Je en songeais pas à Rose ;  
Rose au bois vint avec moi ;  
Nous parlions de quelque chose,  
Mais je ne sais plus de quoi.

J'étais froid comme les marbres ;  
Je marchais à pas distraits ;  
Je parlais des fleurs, des arbres ;  
Son œil semblait dire : Après ?

La rosée offrait ses perles,  
Le taillis ses parasols ;  
J'allais ; j'écoutais les merles,  
Et Rose les rossignols.

Moi, seize ans, et l'air morose.  
Elle vingt ; ses yeux brillaient.  
Les rossignols chantaient Rose  
Et les merles me sifflaient.

Rose, droite sur ses hanches,  
Leva son beau bras tremblant  
Pour prendre une mûre aux branches ;  
Je ne vis pas son bras blanc.

Une eau courait, fraîche et creuse,  
Sur les mousses de velours ;  
Et la nature amoureuse  
Dormait dans les grands bois sourds.

Rose défit sa chaussure,  
Et mit, d'un air ingénu,  
Son petit pied dans l'eau pure ;  
Je ne vis pas son pied nu.

Je ne savais que lui dire ;  
Je la suivais dans le bois,  
La voyant parfois sourire  
Et soupirer quelquefois.

Je ne vis qu'elle était belle  
Qu'en sortant des grands bois sourds.  
- Soit ; n'y pensons plus ! dit-elle.  
Depuis, j'y pense toujours.

Victor Hugo  
*Autrefois*  
Paris, juin 1831

Elle me dit : « Quelque chose  
Me tourmente. » Et j'aperçus  
Son cou de neige, et, dessus,  
Un petit insecte rose.

J'aurais dû - mais, sage ou fou,  
À seize ans, on est farouche, -  
Voir le baiser sur sa bouche  
Plus que l'insecte à son cou.

On eût dit un coquillage ;  
Dos rose et taché de noir.  
Les fauvettes pour nous voir  
Se penchaient dans le feuillage.

Sa bouche fraîche était là :  
Je me courbai sur la belle,  
Et je pris la coccinelle ;  
Mais le baiser s'envola.

« Fils, apprends comme on me nomme »,  
Dit l'insecte du ciel bleu,  
« Les bêtes sont au bon Dieu ;  
Mais la bêtise est à l'homme. »

Victor Hugo  
*Les Contemplations*  
Paris, mai 1830.

Jeanne dort ; elle laisse, ô pauvre ange banni,  
Sa douce petite âme aller dans l'infini ;  
Ainsi le passereau fuit dans la cerisaie ;  
Elle regarde ailleurs que sur terre, elle essaie,  
Hélas, avant de boire à nos coupes de fiel,  
De renouer un peu dans l'ombre avec le ciel.  
Apaisement sacré ! ses cheveux, son haleine,  
Son teint, plus transparent qu'une aile de phalène,  
Ses gestes indistincts, son calme, c'est exquis.  
Le vieux grand-père, esclave heureux, pays conquis,  
La contemple.

Cet être est ici-bas le moindre  
Et le plus grand ; on voit sur cette bouche poindre  
Un rire vague et pur qui vient on ne sait d'où ;  
Comme elle est belle ! Elle a des plis de graisse au cou ;  
On la respire ainsi qu'un parfum d'asphodèle ;  
Une poupée aux yeux étonnés est près d'elle,  
Et l'enfant par moments la presse sur son cœur.  
Figurez-vous cet ange obscur, tremblant, vainqueur,  
L'espérance étoilée autour de ce visage,  
Ce pied nu, ce sommeil d'une grâce en bas âge.  
Oh ! quel profond sourire, et compris de lui seul,  
Elle rapportera de l'ombre à son aïeul !  
Car l'âme de l'enfant, pas encor dédorée,  
Semble être une lueur du lointain empyrée,  
Et l'attendrissement des vieillards, c'est de voir  
Que le matin veut bien se mêler à leur soir.

Ne la réveillez pas. Cela dort, une rose.  
Jeanne au fond du sommeil médite et se compose  
Je ne sais quoi de plus céleste que le ciel.  
De lys en lys, de rêve en rêve, on fait son miel,  
Et l'âme de l'enfant travaille, humble et vermeille,  
Dans les songes ainsi que dans les fleurs l'abeille.

# La pauvre fleur disait au papillon céleste...

La pauvre fleur disait au papillon céleste :  
- Ne fuis pas !  
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,  
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes  
Et loin d'eux,  
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes  
Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.  
Sort cruel !  
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine  
Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! - Parmi des fleurs sans nombre  
Vous fuyez,  
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre  
À mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens ; puis tu t'en vas encore  
Luire ailleurs.  
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore  
Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,

Victor Hugo  
*Le Chant du crépuscule*  
7 décembre 1834

I

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.  
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose  
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.  
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.  
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle  
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,  
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.  
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,  
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent  
La haute cheminée où quelques flammes veillent  
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,  
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.  
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,  
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,  
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,  
Il livre au hasard sombre une rude bataille.  
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,  
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir  
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.  
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.  
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,  
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,  
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,  
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.  
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,  
I s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.  
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.  
Dans les brisants, parmi les lames en démence,  
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,  
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,  
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,  
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.  
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,  
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,  
Comme il faut calculer la marée et le vent !  
Comme il faut combiner sûrement les manoeuvres !  
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres ;  
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés,  
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.  
Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,  
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées  
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du coeur.

III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur  
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,  
L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres  
Passent dans son esprit : la mer, les matelots  
Emportés à travers la colère des flots ;  
Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,  
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,  
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;  
Et chaque battement, dans l'énorme univers,  
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,  
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve. - Et tant de pauvreté !  
Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.  
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.  
- Ô Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,  
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir  
Les constellations fuir dans l'ouragan noir  
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.  
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre  
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,  
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,  
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,  
Prend un pauvre marin frissonnant, et le brise  
Aux rochers monstrueux apparus brusquement.  
Horreur ! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,  
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;  
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe  
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

Ces mornes visions troublent son coeur, pareil  
A la nuit. Elle tremble et pleure.

IV

Ô pauvres femmes  
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : - Mes âmes,  
Père, amant, frère, fils, tout ce que j'ai de cher,  
C'est là, dans ce chaos ! mon coeur, mon sang, ma chair !  
- Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.  
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,  
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,  
Et que le vent hagar, soufflant dans son clairon,  
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,  
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,  
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,  
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,  
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,  
Es n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !  
Souci lugubre ! on court à travers les galets,

Le flot monte, on lui parle, on crie : Oh ! rends-nous-les !  
Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée  
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée !

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !  
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !  
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. - Ô mère !  
Tu dis : "S'ils étaient grands ! - leur père est seul !"   
Chimère !  
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,  
Tu diras en pleurant : "Oh! s'ils étaient petits !"

## V

Elle prend sa lanterne et sa cape. - C'est l'heure  
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,  
S'il fait jour, si la flamme est au mâât du signal.  
Allons ! - Et la voilà qui part. L'air matinal  
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche  
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.  
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin ;  
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,  
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.  
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, a ses yeux qui cherchent le chemin,  
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain  
Une sombre mesure apparaît, décrépite ;  
Ni lumière, ni feu ; la porte au vent palpite ;  
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux ;  
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,  
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

« Tiens ! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,  
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva  
Malade et seule ; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute ; personne  
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.  
« Malade ! Et ses enfants ! comme c'est mal nourri !  
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »  
Puis, elle frappe encore. « Hé ! voisine ! » Elle appelle.  
Et la maison se tait toujours. « Ah ! Dieu ! dit-elle,  
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps ! »  
La porte, cette fois, comme si, par instants,  
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,  
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

## VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans  
Du noir logis muet au bord des flots grondants.  
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible ;  
Une femme immobile et renversée, ayant  
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant ;  
Un cadavre ; - autrefois, mère joyeuse et forte ; -  
Le spectre échevelé de la misère morte ;  
Ce qui reste du pauvre après un long combat.  
Elle laissait, parmi la paille du grabat,  
Son bras livide et froid et sa main déjà verte  
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte  
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté  
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit où gisait la mère de famille,  
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,  
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis  
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,  
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,  
Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît,  
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

## VII

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !  
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble  
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,  
Pas même le clairon du dernier jugement ;  
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.  
Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,  
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,  
Glisse sur cette joue et devient une larme.  
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.  
La morte écoute l'ombre avec stupidité.  
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,  
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange ;  
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange  
Entre la bouche pâle et l'oeil triste et hagard :  
- Qu'as-tu fait de ton souffle ? - Et toi, de ton regard ?

Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,  
Dansez, riez, brûlez vos coeurs, videz vos verres.  
Comme au sombre océan arrive tout ruisseau,  
Le sort donne pour but au festin, au berceau,  
Aux mères adorant l'enfance épanouie,  
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,  
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,  
Le refroidissement lugubre du tombeau !

## VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?  
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte ?  
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?  
Pourquoi son cœur bat-il ? Pourquoi son pas tremblant  
Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle  
Elle court, sans oser regarder derrière elle ?  
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé  
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

## IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise  
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise  
Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait  
Un remords, et son front tomba sur le chevet,  
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche  
Parlait pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

"Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ? Il a  
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?  
Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !  
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aïlle  
Lui donner celle-là de plus. - C'est lui ? - Non. Rien.  
- J'ai mal fait. - S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.  
- Est-ce lui ? - Non. - Tant mieux. - La porte bouge comme  
Si l'on entrait. - Mais non. - Voilà-t-il pas, pauvre homme,  
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant !"  
Puis elle demeura pensive et frissonnant,  
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,  
Perdue en son souci comme dans un abîme,  
N'entendant même plus les bruits extérieurs,  
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,  
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,  
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc ;  
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,  
Joyeux, parut au seuil, et dit : C'est la marine !

## X

« C'est toi ! » cria Jeannie, et, contre sa poitrine,  
Elle prit son mari comme on prend un amant,  
Et lui baisa sa veste avec emportement  
Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! »  
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme  
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait,  
« Je suis volé, dit-il ; la mer c'est la forêt.

- Quel temps a-t-il fait ? - Dur. - Et la pêche ? - Mauvaise.  
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.  
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.  
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.  
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,  
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre  
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? »  
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.  
« Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire,  
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,  
J'avais peur. - Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »  
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,  
Elle dit : « À propos, notre voisine est morte.  
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,  
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.  
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.  
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;  
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.  
La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin  
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :  
« Diable ! diable ! dit-il, en se grattant la tête,  
Nous avons cinq enfants, cela va faire sept.  
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait  
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?  
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute, C'est l'affaire  
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.  
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?  
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.  
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.  
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.  
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,  
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.  
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;  
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,  
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.  
Ils vivront, ils seront frère et soeur des cinq autres.  
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres  
Cette petite fille et ce petit garçon,  
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.  
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,  
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?  
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

- Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, lès voilà ! »

Enfant ! Si j'étais roi, je donnerais l'empire,  
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,  
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,  
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire  
    Pour un regard de vous !

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,  
Les anges, les démons courbés devant ma loi,  
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,  
L'éternité, l'espace, et les cieux et les mondes,  
    Pour un baiser de toi !

Victor Hugo  
*Les feuilles d'automne*  
8 mai 1829

Gastibelza, l'homme à la carabine,  
Chantait ainsi :  
« Quelqu'un a-t-il connu dona Sabine ?  
Quelqu'un d'ici ?  
Dansez, chantez, villageois ! la nuit gagne  
Le mont Falù.  
- Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou !

Quelqu'un de vous a-t-il connu Sabine,  
Ma señora ?  
Sa mère était la vieille maugrabine  
D'Antequera  
Qui chaque nuit criait dans la Tour-Magne  
Comme un hibou ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou !  
Dansez, chantez ! Des biens que l'heure envoie

Il faut user.  
Elle était jeune et son oeil plein de joie  
Faisait penser. -  
À ce vieillard qu'un enfant accompagne  
jetez un sou ! ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Vraiment, la reine eût près d'elle été laide  
Quand, vers le soir,  
Elle passait sur le pont de Tolède  
En corset noir.  
Un chapelet du temps de Charlemagne  
Ornait son cou ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Le roi disait en la voyant si belle  
A son neveu : - Pour un baiser, pour un sourire d'elle,  
Pour un cheveu,  
Infant don Ruy, je donnerais l'Espagne  
Et le Pérou ! -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Je ne sais pas si j'aimais cette dame,  
Mais je sais bien  
Que pour avoir un regard de son âme,  
Moi, pauvre chien,  
J'aurais gaîment passé dix ans au baigne  
Sous le verrou ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Un jour d'été que tout était lumière,  
Vie et douceur,  
Elle s'en vint jouer dans la rivière  
Avec sa soeur,  
Je vis le pied de sa jeune compagne  
Et son genou ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Quand je voyais cette enfant, moi le pâtre  
De ce canton,  
Je croyais voir la belle Cléopâtre,  
Qui, nous dit-on,  
Menait César, empereur d'Allemagne,  
Par le licou ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Dansez, chantez, villageois, la nuit tombe !  
Sabine, un jour,  
A tout vendu, sa beauté de colombe,  
Et son amour,  
Pour l'anneau d'or du comte de Saldagne,  
Pour un bijou ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Sur ce vieux banc souffrez que je m'appuie,  
Car je suis las.  
Avec ce comte elle s'est donc enfuie !  
Enfuie, hélas !  
Par le chemin qui va vers la Cerdagne,  
Je ne sais où ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
Me rendra fou.

Je la voyais passer de ma demeure,  
Et c'était tout.  
Mais à présent je m'ennuie à toute heure,  
Plein de dégoût,  
Rêveur oisif, l'âme dans la campagne,  
La dague au clou ... -  
Le vent qui vient à travers la montagne  
M'a rendu fou ! ,

Victor Hugo  
*Les rayons et les ombres*  
14 mars 1837

Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe,  
L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,  
Belles, et toutes deux joyeuses, ô douceur !  
Voyez, la grande et la petite sœur  
Sont assises au seuil du jardin, et sur elles  
Un bouquet d'œillets blancs aux longues tiges frêles,  
Dans une urne de marbre agité par le vent,  
Se penche, et les regarde, immobile et vivant,  
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,  
Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

Victor Hugo  
*La Terrasse près Enghien* in *Les Contemplations*  
juin 1842

Viens ! - une flûte invisible  
Soupire dans les vergers. -  
La chanson la plus paisible  
Est la chanson des bergers.

Le vent ride, sous l'yeuse,  
Le sombre miroir des eaux. -  
La chanson la plus joyeuse  
Est la chanson des oiseaux.

Que nul soin ne te tourmente.  
Aimons-nous ! aimons toujours!-  
La chanson la plus charmante  
Est la chanson des amours.

Victor Hugo  
*Les Contemplations*  
Metz, août 18..

Dancez, les petites filles,  
Toutes en rond,  
En vous voyant si gentilles,  
Les bois riront.

Dancez, les petites reines,  
Toutes en rond,  
Vos poupées sous les frênes  
S'embrasseront.

Dancez, les petites folles,  
Toutes en rond,  
Les bouquins dans les écoles  
Bougonneront.

Dancez, les petites belles,  
Toutes en rond,  
Les oiseaux avec leurs ailes,  
Applaudiront.

Dancez, les petites fées,  
Toutes en rond,  
Dancez, de bleuets coiffées,  
L'aurore au front.

Dancez, les petites femmes,  
Toutes en rond,  
Les messieurs diront aux dames  
Ce qu'ils voudront.

Devant la blanche ferme où parfois vers midi  
Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil attiédi,  
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,  
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges  
Écoutent les chansons du gardien du réveil,  
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,  
Une vache était là, tout à l'heure arrêtée.  
Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,  
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,  
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,  
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,  
Frais, et plus charbonnais que de vieilles murailles,  
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant  
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,  
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,  
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante  
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,  
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.  
Elle, bonne et puissante et de son trésor pleine,  
Sous leurs mains par moments faisant frémir à peine  
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,  
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Victor Hugo  
*Les Voix intérieures*  
15 mai 1837

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Honfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo  
*Les Contemplations*  
3 septembre 1847

# Je suis des bois l'hôte fidèle

Je suis des bois l'hôte fidèle,  
Le jardinier des sauvageons.  
Quand l'automne vient, l'hirondelle  
Me dit tout bas : Déménageons.

Après frimaire, après nivôse,  
Je vais voir si les bourgeons frais  
N'ont pas besoin de quelque chose  
Et si rien ne manque aux forêts.

Je dis aux ronces : Croissez, vierges !  
Je dis : Embaume ! au serpolet ;  
Je dis aux fleurs bordant les berges :  
Faites avec soin votre ourlet.

Je surveille, entr'ouvrant la porte,  
Le vent soufflant sur la hauteur ;  
Car tromper sur ce qu'il apporte  
C'est l'usage de ce menteur.

Je viens dès l'aube, en diligence,  
Voir si rien ne fait dévier  
Toutes les mesures d'urgence  
Que prend avril contre janvier.

Tout finit, mais tout recommence,  
Je m'intéresse au procédé  
De rajeunissement immense,  
Vainement par l'ombre éludé.

J'aime la broussaille mouvante,  
Le lierre, le lichen vermeil,  
Toutes les coiffures qu'invente  
Pour les ruines le soleil.

Quand mai fleuri met des panaches  
Aux sombres donjons mécontents,  
Je crie à ces vieilles ganaches :  
Laissez donc faire le printemps !

Les champs n'étaient point noirs, les cieus n'étaient pas mornes.  
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes  
Sur la terre étendu,  
L'air était plein d'encens et les prés de verdure  
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures  
Son coeur s'est répandu !

L'automne souriait ; les coteaux vers la plaine  
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;  
Le ciel était doré ;  
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,  
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,  
Chantaient leur chant sacré !

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,  
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,  
Le vieux frêne plié,  
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,  
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues  
Avaient tout oublié !

Il chercha le jardin, la maison isolée,  
La grille d'où l'oeil plonge en une oblique allée,  
Les vergers en talus.  
Pâle, il marchait. - Au bruit de son pas grave et sombre,  
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre  
Des jours qui ne sont plus !

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime  
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,  
Y réveille l'amour,  
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,  
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose  
Se poser tour à tour !

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,  
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,  
Couraient dans le jardin ;  
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées  
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,  
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques  
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;  
Il rêva jusqu'au soir ;  
Tout le jour il erra le long de la ravine,  
Admirant tour à tour le ciel, face divine,  
Le lac, divin miroir !

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,  
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,  
Ainsi qu'un paria,  
Il erra tout le jour, vers l'heure où la nuit tombe,  
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,  
Alors il s'écria :

" Ô douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,  
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,  
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée  
De tout ce que j'avais laissé là de mon coeur !

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !  
Nature au front serein, comme vous oubliez !  
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses  
Les fils mystérieux où nos coeurs sont liés !

Nos chambres de feuillage en halliers sont changées !  
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;  
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées  
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,  
Folâtre, elle buvait en descendant des bois ;  
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,  
Et laissait retomber des perles de ses doigts !

On a pavé la route âpre et mal aplanie,  
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,  
Et de sa petitesse étalant l'ironie,  
Son pied charmant semblait rire à côté du mien !

La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,  
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,  
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,  
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

La forêt ici manque et là s'est agrandie.  
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant ;  
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,  
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent !

N'existons-nous donc plus ? Avons-nous eu notre heure ?  
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus ?  
L'air joue avec la branche au moment où je pleure ;  
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.  
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;  
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,  
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

Car personne ici-bas ne termine et n'achève ;  
Les pires des humains sont comme les meilleurs ;  
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.  
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,  
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,  
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache  
Mêle de rêverie et de solennité !

D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites ;  
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.  
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,  
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus !

Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !  
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris  
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !  
L'impassible nature a déjà tout repris.

Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,  
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons.  
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?  
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

Nous vous comprenions tant ! doux, attentifs, austères,  
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix !  
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,  
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

Répondez, vallon pur, répondez, solitude,  
O nature abritée en ce désert si beau,  
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude  
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

Est-ce que vous serez à ce point insensible  
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,  
Et de continuer votre fête paisible,  
Et de toujours sourire et de chanter toujours ?

Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,  
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,  
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes  
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?

Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,  
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,  
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,  
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?

Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,  
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,  
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :  
- Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts !

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,  
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds  
Et les cieus azurés et les lacs et les plaines,  
Pour y mettre nos coeurs, nos rêves, nos amours ;

Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme ;  
Il plonge dans la nuit l'ancre où nous rayonnons ;  
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,  
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !  
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !  
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !  
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !  
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !  
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême  
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,  
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage  
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Mais toi, rien ne t'efface, amour ! toi qui nous charmes,  
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !  
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes.  
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,  
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,  
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine  
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,  
Comptant dans notre coeur, qu'enfin la glace atteint,  
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,  
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,  
Loin des objets réels, loin du monde rieur,  
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe  
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,  
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,  
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile...  
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir !

Victor Hugo  
*Les rayons et les ombres*  
21 octobre 1837

CINQ ANS

Les lions, c'est des loups.

SIX ANS

C'est très méchant, les bêtes.

CINQ ANS

Oui.

SIX ANS

Les petits oiseaux ce sont des malhonnêtes ;  
Ils sont des sales.

CINQ ANS

Oui.

SIX ANS, *regardant les serpents.*

Les serpents...

CINQ ANS, *les examinant.*

C'est en peau.

SIX ANS

Prends garde au singe ; il va te prendre ton chapeau.

CINQ ANS, *regardant le tigre.*

Encore un loup !

SIX ANS

Viens voir l'ours avant qu'on le couche.

CINQ ANS, *regardant l'ours.*

Joli !

SIX ANS

Ça grimpe.

CINQ ANS, *regardant l'éléphant.*

Il a des cornes dans la bouche.

SIX ANS

Moi, j'aime l'éléphant, c'est gros.

SEPT ANS, *survenant et les arrachant  
à la contemplation de l'éléphant.*

Allons ! venez !

Vous voyez bien qu'il va vous battre avec son nez.

La source tombait du rocher  
Goutte à goutte à la mer affreuse.  
L'océan, fatal au nocher,  
Lui dit : « Que me veux-tu, pleureuse ?

« Je suis la tempête et l'effroi ;  
« Je finis où le ciel commence.  
« Est-ce que j'ai besoin de toi,  
« Petite, moi qui suis l'immense ? »

La source dit au gouffre amer :  
« Je te donne, sans bruit ni gloire,  
« Ce qui te manque, ô vaste mer !  
« Une goutte d'eau qu'on peut boire. »

Victor Hugo  
*Les Contemplations*  
avril 1854

Les bêtes, cela parle ; et Dupont de Nemours  
Les comprend, chants et cris, gaîté, colère, amours.  
C'est dans Perrault un fait, dans Homère un prodige ;  
Phèdre prend leur parole au vol et la rédige ;  
La Fontaine, dans l'herbe épaisse et le genêt  
Rôdait, guettant, rêvant, et les espionnait ;  
Ésope, ce songeur bossu comme le Pinde,  
Les entendait en Grèce, et Pilpaï dans l'Inde ;  
Les clairs étangs le soir offraient leurs noirs jargons  
À monsieur Florian, officier de dragons ;  
Et l'âpre Ézéchiël, l'affreux prophète chauve,  
Homme fauve, écoutait parler la bête fauve.  
Les animaux naïfs dialoguent entr'eux.  
Et toujours, que ce soit le hibou ténébreux,  
L'ours qu'on entend gronder, l'âne qu'on entend  
braire,  
Ou l'oie apostrophant le dindon, son grand frère,  
Ou la guêpe insultant l'abeille sur l'Hybla,  
Leur bêtise à l'esprit de l'homme ressembla.

Victor Hugo  
*L'Art d'être grand-père*  
30 juillet 1868

En me voyant si peu redoutable aux enfants,  
Et si rêveur devant les marmots triomphants,  
Les hommes sérieux froncent leurs sourcils mornes.  
Un grand-père échappé passant toutes les bornes,  
C'est moi. Triste, infini dans la paternité,  
Je ne suis rien qu'un bon vieux sourire entêté.  
Ces chers petits ! Je suis grand-père sans mesure ;  
Je suis l'ancêtre aimant ces nains que l'aube azure,  
Et regardant parfois la lune avec ennui,  
Et la voulant pour eux, et même un peu pour lui ;  
Pas raisonnable enfin. C'est terrible. Je règne  
Mal, et je ne veux pas que mon peuple me craigne ;  
Or, mon peuple, c'est Jeanne et George ; et moi, barbon,  
Aïeul sans frein, ayant cette rage, être bon,  
Je leur fais enjamber toutes les lois, et j'ose  
Pousser aux attentats leur république rose ;  
La popularité malsaine me séduit ;  
Certes, on passe au vieillard, qu'attend la froide nuit,  
Son amour pour la grâce et le rire et l'aurore ;  
Mais des petits, qui n'ont pas fait de crime encore,  
Je vous demande un peu si le grand-père doit  
Être anarchique, au point de leur montrer du doigt,  
Comme pouvant dans l'ombre avoir des aventures,  
L'auguste armoire où sont les pots de confitures !  
Oui, j'ai pour eux, parfois, - ménagères, pleurez ! -  
Consommé le viol de ces vases sacrés.  
Je suis affreux. Pour eux je grimpe sur des chaises !  
Si je vois dans un coin une assiette de fraises  
Réservée au dessert de nous autres, je dis :  
- Ô chers petits oiseaux goulus du paradis,  
C'est à vous ! Voyez-vous, en bas, sous la fenêtre,  
Ces enfants pauvres, l'un vient à peine de naître,  
Ils ont faim. Faites-les monter, et partagez. -

Mon père, ce héros au sourire si doux,  
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous  
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,  
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,  
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.  
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.  
C'était un Espagnol de l'armée en déroute  
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,  
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié.  
Et qui disait : « À boire ! à boire par pitié ! »  
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle  
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,  
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »  
Tout à coup, au moment où le housard baissé  
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,  
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,  
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »  
Le coup passa si près que le chapeau tomba  
Et que le cheval fit un écart en arrière.  
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

Victor Hugo  
*La Légende des siècles*

Oh ! combien de marins, combien de capitaines  
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,  
Dans ce morne horizon se sont évanouis !  
Combien ont disparu, dure et triste fortune  
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,  
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages  
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages  
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots  
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.  
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée  
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues  
Vous roulez à travers les sombres étendues,  
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.  
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,  
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève  
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.  
Maint joyeux cercle, assis sur des ancrs rouillées,  
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts  
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,  
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,  
Tandis que vous dormez dans les goémons verts !

On demande : – Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île ?  
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? –  
Puis votre souvenir même est enseveli.  
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.  
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,  
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.  
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?  
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,  
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,  
Parlent encor de vous en remuant la cendre  
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,  
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre  
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,  
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,  
Pas même la chanson naïve et monotone  
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?  
Ô flots, que vous avez de lugubres histoires !  
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !  
Vous vous les racontez en montant les marées,  
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées  
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Victor Hugo  
*Les Rayons et les ombres*  
juillet 1836

# Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent...

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont  
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front.  
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime.  
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime.  
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,  
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.  
Ceux dont le coeur est bon, ceux dont les jours sont pleins.  
Ceux-là vivent, Seigneur ! les autres, je les plains.  
Car de son vague ennui le néant les enivre,  
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.  
Inutiles, épars, ils traînent ici-bas  
Le sombre accablement d'être en ne pensant pas.  
Ils s'appellent vulgus, plebs, la tourbe, la foule.  
Ils sont ce qui murmure, applaudit, siffle, coule,  
Bat des mains, foule aux pieds, bâille, dit oui, dit non,  
N'a jamais de figure et n'a jamais de nom ;  
Troupeau qui va, revient, juge, absout, délibère,  
Détruit, prêt à Marat comme prêt à Tibère,  
Foule triste, joyeuse, habits dorés, bras nus,  
Pêle-mêle, et poussée aux gouffres inconnus.  
Ils sont les passants froids sans but, sans noeud, sans âge ;  
Le bas du genre humain qui s'écroule en nuage ;  
Ceux qu'on ne connaît pas, ceux qu'on ne compte pas,  
Ceux qui perdent les mots, les volontés, les pas.  
L'ombre obscure autour d'eux se prolonge et recule ;  
Ils n'ont du plein midi qu'un lointain crépuscule,  
Car, jetant au hasard les cris, les voix, le bruit,  
Ils errent près du bord sinistre de la nuit.

Victor Hugo  
*Les Châtiments*  
Paris, décembre 1848